

à travers terre et mer, nous dirons en toute hâte qu'arrivés à Liverpool, nos deux compatriotes, qui décidément jouaient de malheur, apprirent que John Baker s'était embarqué, il y avait très peu de jours, pour le compte d'une des plus importantes maisons de la place et qu'il était parti avec l'intention d'aller s'établir en Amérique pendant plusieurs années.

A cette époque, la haute Californie, qui, plus tard, devint la nouvelle Californie, fournissait aux principales places d'Angleterre, de riches et abondants approvisionnements de suifs et de pelleteries. Bien que ses mines d'or aient été signalées dès 1536 par Francis Drake, malgré la découverte de riches filons aurifères, faite en 1829, par M. A. Erman, professeur de Berlin, le grand commerce que ce magnifique pays entretenait alors avec l'Europe ne s'était pas encore senti atteint mortellement comme il devait l'être en 1848, lorsque ses mines précieuses lui valurent la triste faveur de le signaler à la cupidité publique.

C'était donc vers ces régions lointaines que Baker avait été envoyé, pour y représenter commercialement la maison de Liverpool, qui tirait, nous l'avons dit, ses suifs et ses peaux, et d'autres produits encore, des bords si fortunés du Rio-Sacramento.

Loin de se déconcerter en apprenant cette nouvelle fugue, nos deux chevaliers errants, qui ne pouvaient, vu l'état de leurs ressources, perdre inutilement leur temps en récriminations, se sentirent, au contraire, encouragés par l'idée d'un voyage en mer. Ils cherchèrent donc aussitôt un navire en partance, et, grâce à leur parfaite connaissance du métier, ils obtinrent facilement de faire le voyage avec la liberté de rompre leur engagement une fois arrivés.

Le voyage dura quatre mois et demi, mais ils arrivèrent : c'était déjà un premier succès et ils en étaient joyeux tous deux ; du reste, depuis que Lavigne avait pris la mer, sa gaieté d'autrefois était revenue. Quant à Daycard, l'idée de sa vengeance le soutenait : seulement il était bien obligé de renoncer à la pêche de la saison ; mais tout cela était un détail : pour le moment, il s'agissait de trouver son Anglais.

Cette fois, la chose ne fut pas difficile, attendu qu'au point de débarquement, à l'ouverture du Rio-Sacramento, se trouvait l'habitation de John Baker.

A peine à terre, les deux amis se dirigèrent donc du côté de cette habitation, et bientôt ils se trouvèrent face à face avec leur ennemi qui les reconnut parfaitement, car il ne put comprimer un violent éclat de rire en les voyant.

—Je vois que vous avez de la mémoire, dit tranquillement Daycard, et je m'aperçois que vous me reconnaissez.

—Ah ! oui, je vous reconnais, dit Baker, qui, en sa qualité d'anglais, parlait admirablement le français ; c'est vous qui avez eu le duel au fro... et l'Anglais riait.

—Oui, monsieur, le duel au fromage... c'est bien nous... et je vois que vous en riez toujours, fit Daycard, qui devenait blême de colère.

—Et j'en rirai longtemps... continua l'Anglais.

—Peut-être, répondit Daycard d'une façon simple, mais terrible.

—Ah ! à propos, et ces messieurs qui servaient de témoins avec moi, comment vont-ils ? demanda Baker, toujours sur un ton narquois.

—Ah ! ces messieurs, fit Daycard, ils vont mal, ils étaient trois...

—Oui, dit l'Anglais, il y avait d'abord un de mes bons amis, quoique français, M. Darmand.

—Je sais bien, répondit Daycard, sans se déconcerter : huit jours après mon duel au...

—il regarda Baker d'un œil foudroyant— j'ai tué M. Darmand.

—Vous l'avez tué ! dit l'Anglais d'un air épouvanté.

Un mois après, j'avais une affaire avec M. Courtin, et je le tuai également ; enfin, quelques jours plus tard, je me battais avec M. Jourdens, troisième témoin, et je le tuai aussi. Il ne restait plus que vous, vous étiez parti ; mais je vous ai retrouvé, et il faut que je vous tue... Comment trouvez-vous les suites de mon duel au fromage, monsieur l'Anglais ? fit Daycard, en le foudroyant du regard.

—Et vous êtes venu d'aussi loin pour cela ? demanda flegmatiquement Baker, sans se déconcerter.

—Oui, et je ne regrette plus mon temps, je vous l'avoue ?

—Eh bien ! monsieur Daycard, nous nous battons, furieusement, terriblement, à l'américaine, si vous le voulez : en attendant, voulez-vous accepter mon hospitalité, dit courtoisement John Baker.

—Cela ne se peut pas, monsieur, mais vous êtes tout de même bien honnête et bien brave, et cela me fait plaisir d'avoir affaire avec un homme comme vous, vrai : je ne puis accepter.

—A votre aise : maintenant, je vois bien que vous êtes venu pour me tuer, dit lentement l'Anglais, et qu'il est bien inutile de retarder cette partie de plaisir...

—Mon Dieu, oui monsieur, il serait complètement inutile de vous le cacher, nous sommes venus pour cela : et, comme j'ai manqué pour vous la pêche aux royans de cette année, vous comprenez...

—Je comprends, vous ne voulez pas faire chou blanc, c'est trop juste : eh bien ! venez me prendre ici demain matin, je serai à vos ordres.

Aussi, dès le matin, le jour où devait avoir lieu cette fameuse rencontre, John Baker, qui, selon son habitude, s'était levé dès les premières lueurs de l'aube, faisait méthodiquement les préparatifs nécessaires à l'excursion projetée dans la campagne : car, ainsi qu'il l'avait dit la veille à son adversaire, l'affaire devait se passer à l'américaine.

Bientôt arrivèrent Daycard et son ami, qui ne furent pas médiocrement surpris en voyant toutes les provisions de bouche que l'Anglais entassait dans un immense sac disposé à cet usage.

—Ah ! ça, dit Daycard, vous comptez donc nous conduire bien loin d'ici ?

—Vous n'ignorez pas les conditions de notre duel, dit Baker : vous savez que nous nous battons suivant les coutumes du pays. Puisque vous venez me provoquer, j'ai bien le choix des armes, sans doute...

—Oh ! quant à cela, c'est de toute justice.

—Eh bien ! nous allons aller à quelques lieues d'ici, dans un endroit désert et boisé : une fois là, nous prenons chacun un rifle, autant de poudre et de balles que nos poches pourront en contenir ; nous nous plaçons à une distance raisonnable et nous tirons à volonté.

—Ça me va, fit Daycard. Est-ce qu'elles portent bien, vos carabines, vos rifles, comme vous dites ?

—Vous en serez content, répondit Baker ; à cent cinquante mètres, je manque rarement une hirondelle au vol et à balle franche : dans tous les cas, quand je manque, ce n'est pas faute de la carabine, c'est moi qui me suis trop pressé... Ah ! je vous prévient, les détenteurs sont un peu dures, mais, avant de nous fusiller, vous pourrez vous exercer sur les hirondelles.

—Vous êtes bien bon, j'aime autant aller

à la bonne franquette, d'autant plus que ces armes-là, portant très bien, n'ont pas besoin d'être étudiées... Vous verrez, vous serez étonné...

—Maintenant, comme nous allons très loin d'ici, j'ai préparé toutes ces provisions dont nous chargerons un cheval, que nous conduirons nous-même, car je vous prévient, je n'emmené aucun domestique avec moi. J'ai de très grandes raisons pour que mes Indiens ne sachent pas ce qui va se passer entre nous... Allons ! à l'œuvre, et aidez-moi à charger la bête.

Et tous trois firent les préparatifs du départ tel que Baker l'avait indiqué.

—Pourquoi ces poches ? demanda Lavigne tout à coup, en voyant mettre sur le dos de l'animal trois de ces instruments...

—Ces instruments, répéta Baker, vous ne comprenez pas ? Ah ! c'est qu'au fait vous n'êtes pas au courant des usages du pays. Et bien ! ici, quand on se bat, les deux adversaires ont l'habitude, avant de commencer le combat, bien entendu, de creuser une grande et profonde fosse qui doit servir de tombe à l'un d'eux. Voilà pourquoi j'apporte des pioches... Oh ! soyez sans crainte, fit courtoisement John Baker, en sa qualité d'hôte, j'ai pensé à tout... Et maintenant, un verre de sherry et partons.

Les deux Français n'en revenaient pas : cette liberté d'allure, cette façon, et, au milieu de tout cela, cette grande présence d'esprit dans un pareil moment, chez un jeune homme qui allait se battre pour la première fois, surprenaient au delà de toute expression Daycard et son ami, qui acceptèrent le verre de sherry que Baker venait lui-même de leur verser.

—Si ce vin était empoisonné dit tout à coup Lavigne, pendant que Baker s'occupait d'encombrer le cheval de couvertures et de tentes de campement.

—Empoisonné, imbécile ! tu ne vois donc pas que cet homme est au moins aussi brave que toi et moi, et que, s'il voulait se défaire de nous par une lâcheté, il ne se confierait pas, lui tout seul, à nos deux loyautés... Voistu, pour la première fois, je regrette de tuer un homme, et, si j'étais sûr que ce n'est pas lui qui a eu l'idée des pierres en fromage... mais ils m'ont tous affirmé, les autres, que c'était lui...

John Baker était revenu au même instant.

—Eh bien ! vrai fit-il en riant franchement de ses trente-deux dents, je suis enchanté de cette petite excursion, et, en voyant ce beau ciel, cette belle journée et la perspective des émotions, eh bien ! mon cher Daycard ajouta-t-il en frappant familièrement sur l'épaule de son adversaire, je suis enchanté d'avoir eu l'idée... qui me procure le plaisir de votre visite.

—Ah ! scélérat, c'était donc toi, murmura Daycard.

Quelques secondes après, ils étaient en route tous les trois, poussant devant eux un cheval qui pliait sous le poids de sa charge. Il était six heures du matin.

Ils marchèrent ainsi tous la moitié du jour le long du Rio-Sacramento, à l'ombre d'épaisses voûtes de verdure : à midi, ils campèrent et déjeunèrent confortablement. Quand ils furent reposés :

—Maintenant, mes enfants, dit Baker, il s'agit de creuser une fosse auprès de ce petit ruisseau, car c'est ici que Daycard et moi nous allons nous exterminer...

—Enfin ! dit Daycard, je vais donc pouvoir me venger de vous comme des autres.

—Vous voyez, je n'ai rien négligé pour seconder vos projets : allons aux pioches.

Et tous trois s'emparèrent chacun d'une pioche.